Ami du Clergé du 28 juillet 1949

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XXXVI. *11e Dimanche après la Pentecôte :* L'Evangile avant tout, 233.

Pour la fête de l'Assomption. — Les éléments de ce mystère, 235.

A l'école des Saints. — *S. Bernard* (20 août) : Dès son enfance, il rechercha l'auteur de la vie, 236.

Entretiens sur l'Action Catholique. — XXXIX. *Pour des jeunes :* Témoigner de notre foi, 238.

Notes pastorales sur le mariage. — II. Le lien du mariage est d'ordre spirituel, 239.

DOMINICALES LITURGIQUES

XXXVI

11e Dimanche après la Pentecôte

L'ÉVANGILE AVANT TOUT

Mes frères,

Tous les jours, dans le chant du *Benedictus* à Laudes, à l'heure qui précède le lever du soleil, l'Eglise évoque la figure ardente et lumineuse de Jean-Baptiste, le Précurseur : « Et toi, enfant, tu seras appelé Prophète du Très-Haut. Car tu marcheras devant la face du Seigneur pour préparer ses voies, en donnant à son peuple la connaissance du salut, dans la rémission de leurs péchés, grâce au cœur miséricordieux de notre Dieu... » La mission de l'Eglise étant un Avent perpétuel, Jean-Baptiste doit survivre. Cependant, je lis aujourd'hui même : « Saint Jean-Baptiste a fini de crier dans le désert. L'âge des prophètes est révolu. Est-ce le signe que Dieu a cessé d'avoir pitié des hommes... ? » *(La Croix,* 4-7- 1949).

Grâces à Dieu, notre monde n'a pas fini d'entendre la clameur des prophètes ; le Christ a toujours des précurseurs, des chefs d'armée, des prêtres. Des milliers de jeunes hommes ont entendu, l'autre jour encore, par la voix de leur évêque, le Christ leur confier cette œuvre de lumière : *Sacerdotem oportet præesse.* Il faut que le prêtre soit le premier, aille de l'avant.

Le prêtre est votre conducteur dans les chemins de lumière. Comme son Maître, il ouvre les oreilles des sourds et délie les langues des muets. C'est la leçon de notre liturgie.

I. — *La Bonne Nouvelle qui vous sauve*

1o L'***Introït*** est un chant de triomphe, un hymne d'action de grâces pour les épreuves et les triomphes d'Israël qui sont la figure des épreuves et des triomphes de l'Eglise. Prélude expressif de cette prière eucharistique que nous célébrons tous ensemble, unis à notre Christ.

« Que le Seigneur se lève et que se dispersent ses ennemis ! Qu'ils s'évanouissent comme la fumée ! Qu'ils disparaissent, les impies, comme la cire devant le feu ! Mais que les justes se réjouissent ! Chantez le Seigneur ! Célébrez son nom ! Aplanissez le chemin pour qui s'avance dans le désert ! Le Seigneur est son nom, exultez devant lui ! Père des orphelins est le Seigneur en sa sainte demeure. Il ramène les isolés au foyer familial. Il rend aux prisonniers la liberté et le bonheur. Seuls les révoltés habitent les terres désolées. Seigneur, quand tu marchais devant ton peuple, à travers le désert, la terre tremblait, les cieux même se fondaient devant toi, Dieu d'Israël. Tu as redressé le fatigué et l'épuisé. Tu as réconforté, dans ta bonté, ton peuple » (Ps. LXVII).

2o Ce cantique d'autrefois est le cantique d'aujourd'hui, le cantique éternel, parce que le Seigneur ne change pas, parce que, à chaque messe, c.-à-d. à chaque minute qui passe, il est éternellement juste « de vous rendre grâces en tout temps et en tout lieu, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel... Car, ce que par votre révélation nous croyons de votre gloire, nous le croyons aussi, sans aucune différence, de votre Fils et du Saint-Esprit... ».

Même aujourd'hui ? — Même et surtout aujourd'hui.

En effet, « dans l'abondance de sa tendresse, le Dieu tout-puissant et éternel va bien au-delà des mérites et des vœux de ceux qui l'implorent, et il répand tellement sur nous sa miséricorde qu'à la rémission des fautes il ajoute encore ce que nous n'avons pas osé lui demander » *(Collecte).* En d'autres termes, Dieu, « si bon que meilleur ne peut être » (ainsi le définissait S. Louis), se montre si libéral, si magnifique en ses dons que jamais peut-être dans l'histoire il n'y eut autant de saints, d'authentiques saints, d'apôtres, de magnifiques apôtres en toutes les classes sociales, de prêtres, de prêtres ardents, brûlants du désir de répandre le feu sur la terre.

Voyez toute cette moisson d'âmes recueillies dans les granges du Seigneur par les œuvres de l'Action Catholique. Sans doute l'ennemi est actif. Ayez confiance. S'il est furieux, c'est bon signe. « *Si exsurgat adversum me prælium, in hoc ego sperabo.* »

3o Si vous n'éprouvez pas en vous-mêmes de façon constante les effets de cet amour divin, unissez-vous aux anges et aux amis de Dieu pour chanter *Alleluia,* pour dire à Dieu qui nous sauve, au nom de tous, « notre allégresse, notre jubilation ». Mais ne soyez pas surpris si vos frères chantent « parce que l'abondance emplit leurs greniers et parce que le vin spirituel fait regorger leurs pressoirs » *(Communion).*

4o Ils chantent, parce qu'ils ont pris conscience de leur immense richesse. Le prêtre, le vrai prêtre, est payé par un immense amour. Le vrai chrétien de même. Car, par l'étude, par la réflexion, par la prière, il s'est reconnu possesseur du trésor le plus inestimable, de la perle précieuse pour laquelle on abandonne tout le reste, de la grâce de la lumière, de la Bonne Nouvelle du salut, « cet Evangile qu'il a reçu, dans lequel il trouve sa force et par lequel il est sauvé » *(Epître).* Non, Dieu n'a pas cessé d'avoir pitié des hommes. Sa parole court, vole, se manifeste jusqu'au jour où toutes les nations connaîtront le vrai Dieu et son Envoyé, N.-S. Jésus-Christ.

II. — *Pêcheurs d'hommes*

L'Eglise est établie pour pêcher les hommes, pour les agréger tous à ce peuple en marche vers la Terre Promise que symbolisait le peuple d'Israël. Errants dans la nuit de ce monde, sans rien qui guide leurs

pas, qui attirera leurs yeux, leurs esprits ? — La lumière !

Entre les lumignons des salles de cinéma et le grand Soleil de l'Evangile, le choix est facile. Encore faut-il que le soleil éclaire la nuit profonde où vivent et s'étiolent tant d'âmes faites pour la lumière.

Or il est bien certain que les sept millions de Français qui, chaque semaine, s'entassent au cinéma ne se pressent pas de la même manière dans la maison de Dieu. La lumière luit dans les ténèbres, mais les ténèbres ne la connaissent pas. Les ténèbres restent indifférentes.

La colonne de lumière du désert, ce Jésus qui a dit : « Je suis la lumière du monde », qui les portera dans ce monde infidèle ? — Nous prêtres, vous fidèles, enflammés du même zèle, vous, sous la direction du prêtre, et tous sous la houlette pastorale de l'évêque. C'est le principe de l'Action Catholique, coopération des laïcs à l'œuvre d'apostolat de la hiérarchie.

Tant de sourds-muets sont à conduire au divin Guérisseur. « *Ephpheta.* Ouvrez-vous » leur a dit le prêtre au jour de leur baptême. Mais bien des baptisés sont retombés dans une infirmité pire que la première et leur langue est de nouveau paralysée. Levez-vous, Seigneur ! que l'ennemi s'enfuie, que les sourds entendent et que parlent les muets ! et que nous proclamions à pleins poumons : « Il a bien fait toutes choses ! »

Lorsque l'Evangile sera diffusé partout, lorsqu'une armée innombrable de semeurs de Bonne Nouvelle inondera le monde de la parole divine, lorsque ce petit livre, l'Evangile, qui suffirait à sauver la civilisation humaine dans la ruine complète de tout le reste sera répandu partout, à temps et à contretemps par une multitude d'apôtres, nous pourrons dire que nous « avons combattu le bon combat », du moins que nous avons commencé par le commencement, en répandant la lumière. Les chrétiens eux-mêmes ne sont-ils pas, les premiers, ignorants des Lettres divines qu'ils n'ont jamais fréquentées, responsables de leur froideur et de leur indigence surnaturelle ? La lumière luit dans les ténèbres... Ne cherchez pas plus loin la cause de nos maux : c'est l'ignorance. Vous vaincrez l'ignorance en portant partout dans le monde avec fierté l'Evangile.

III. — *Le glaive de l'Esprit*

« Revêtez-vous de l'armure de Dieu, afin de pouvoir résister au diable. Soyez fermes, les reins ceints de la vérité, revêtus de la cuirasse de justice et les sandales aux pieds, prêts à annoncer l'Evangile de la paix. Et surtout, prenez le bouclier de la foi, par lequel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés du Malin. Prenez aussi le casque du salut, et le glaive de l'Esprit qui est la parole de Dieu » (Eph., VI, II, 18).

La pêche des âmes est donc une véritable campagne où les combattants sont spirituellement armés... et militent jusqu'au jour « où il remettra le royaume à Dieu et au Père, après avoir anéanti toute principauté, toute puissance et toute force. Car il faut qu'il règne, jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds » (I Cor., XV, 24-25).

1° L'épée qui force la victoire, c'est l'Esprit, c'est la parole de Dieu. Voyez la méthode de S. Paul, l'apôtre modèle qui « par sa prédication a instruit la multitude des nations ». Il prêche le Christ mort pour nos péchés et ressuscité. Or, si le Christ est ressuscité — et les témoignages en sont irrécusables — nous serons associés à la gloire de sa résurrection, nous, membres de son corps par la foi. Les prémices sont Jésus-Christ ; la moisson suivra, tous ses membres partageront sa victoire. N'est-ce pas le grand mystère de salut rappelé et renouvelé par la Messe, par notre Communion au Christ ? Et notre liturgie qui est nourrie de l'Ecriture, de la Parole divine, n'a-t-elle pas pour but d'affiner et de préparer en nos âmes le glaive de la victoire, *gladium Spiritus* ?

2° Faites passer le message :

« Les enseignements que tu as reçus de moi, confie-les à des hommes sûrs, écrivait S. Paul à Timothée (II Tim., II, 2-9), qui soient capables d'en instruire d'autres. Prends ta part de la peine comme un brave soldat du Christ Jésus. L'athlète ne gagne la couronne que s'il a lutté selon les règles. Le laboureur doit travailler avant de moissonner... Souviens-toi que Jésus-Christ est ressuscité des morts, d'après l'Evangile que je prêche et pour lequel je souffre jusqu'à être enchaîné comme un malfaiteur ; mais la parole de Dieu n'est point enchaînée. »

3° Des hommes sont choisis qui « débarrassés des affaires de la vie pour plaire à Celui qui les a enrôlés » (*ibid.*, II, 4), marcheront à l'avant de cette immense armée de témoins, chefs, docteurs et pasteurs comme leur Maître (*Dux et Pastor*). Prophètes du Très-Haut, ils prépareront ses voies, porteurs de la lumière. « Brillez comme des soleils sur le monde » leur a dit l'évêque. Ils présideront, à titre de Père, à toute l'activité religieuse et apostolique du Peuple de Dieu, sous l'autorité de l'évêque de qui ils tiennent pouvoirs d'ordre et de juridiction. Participant à la mission des successeurs des Apôtres, ils seront, à leur exemple, dispensateurs fidèles de la Parole divine.

« Nous vous demandons — demande le consécrateur à l'élu le jour du sacre — si vous voulez régler toute votre vie sur les maximes de la Sainte Ecriture, enseigner au peuple les choses que vous savez contenues dans la Sainte Ecriture... montrer obéissance à S. Pierre et au Souverain Pontife, son successeur, prêcher la vérité. » Suivent toute une série de questions sur la Sainte Trinité, la divinité du Fils et du Saint-Esprit, la résurrection de la chair ; puis cette émouvante prière : « Qu'il ne mette ni les ténèbres à la place de la lumière, ni la lumière à la place des ténèbres ; ni le mal à la place du bien, ni le bien à la place du mal ! »

Le péché du monde actuel étant précisément une mortelle confusion des idées et des valeurs morales, qu'il est urgent de lui apporter l'Evangile ! « Recevez cet Evangile et annoncez-le au peuple qui vous est confié : Dieu est puissant pour vous le faire annoncer avec fruit. »

* *

« Quand vous entendez, m. f., le Christ dire : Là où je suis, là aussi est mon ministre, gardez-vous de penser seulement aux évêques et aux clercs. Vous aussi, soyez les ministres du Christ en vivant dignement... en prêchant son nom et sa doctrine à ceux à qui vous le pouvez » (S. Aug., *In Ev. Jo.*, tr. 51).

En certains pays, on prêche même dans les rues, sur les places. Que chaque chrétien porte l'Evangile à son foyer, à sa table, à son bureau, à son travail et jusqu'aux extrémités du monde par la prière ! Le Christ montera au firmament comme le soleil ! *Amen.*

POUR LA FETE DE L'ASSOMPTION

LES ÉLÉMENTS DE CE MYSTÈRE

Mes frères,

Le 8 décembre 1854, le pape Pie IX, aux acclamations de l'univers catholique, définissait comme un dogme de foi l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, Mère de Dieu. Ce grand acte, auquel semble répondre, le 11 février 1858, la merveilleuse apparition de la Vierge à Bernadette Soubirous, dans le cadre de la grotte de Lourdes, va peut-être bientôt recevoir un nouveau développement, par la définition du dogme de l'Assomption de Marie.

Si nous rapprochons ces deux faits : l'Immaculée Conception et l'Assomption, le commencement et la fin de la vie terrestre de la Mère de Dieu, c'est parce qu'il existe entre ces deux faits un lien étroit et rigoureux ; ils dépendent l'un et l'autre de cette *plénitude de grâce,* qui fut proclamée par l'archange Gabriel au jour de l'Annonciation, et qui est en rapport immédiat avec le titre unique de Mère de Dieu, qui fut acquis à la Vierge d'Israël par sa coopération volontaire et fervente aux desseins d'amour de Dieu en vue de notre salut, par l'Incarnation de Jésus.

Si donc la définition du dogme de l'Assomption doit être bientôt, comme nous l'espérons, un fait accompli, il convient que tous les fidèles soucieux de connaître et de comprendre leur foi, sachent sur quelles bases cette définition aura été établie et promulguée.

Qu'est-ce donc que l'Assomption de Marie ? Quels sont les éléments du mystère que nous célébrons en ce jour ? Ils sont au nombre de trois : 1° la mort de la Ste Vierge, — 2° la réunion très prompte de son corps virginal et de son âme, — 3° sa glorification au ciel.

I. — *La mort*

De ces trois éléments que je viens d'indiquer, quel est celui qui vous paraît le plus extraordinaire, celui qui me paraît exiger le plus d'explications ? N'allez vous pas me répondre : « C'est le second : la réunion presque immédiate du corps et de l'âme de la Vierge. »

En effet, la mort est une loi imposée à tous les humains. Que Marie soit morte, cela n'a rien de surprenant ; c'est le sort commun des enfants d'Eve. D'autre part, qu'elle ait reçu une glorification merveilleuse, au ciel, cela n'est pas fait pour nous surprendre. Nous vénérons en elle une sainteté suréminente. Là encore, rien que de naturel, pour ainsi dire.

Eh bien ! détrompez-vous. Quand nous parlons de Marie, immaculée dans sa conception, c'est sa mort qu'il s'agit d'expliquer !

D'où vient la mort ? Quelle est, si l'on peut ainsi dire, la « philosophie de la mort » ? L'Ecriture la nomme « le roi des épouvantements ». Elle nous remplit à la fois de crainte et d'horreur. Nous la savons inévitable, mais nous souvenant qu'elle est un châtiment, nous la redoutons et nous tremblons devant elle.

La mort n'a pas été faite par Dieu, pour l'homme. C'est l'homme qui se l'est attirée par sa révolte primitive. La mort, selon la doctrine chrétienne, est une suite du péché originel. S. Paul est très net sur ce point. C'est donc un fait révélé par Dieu même que la mort est une suite du péché :

« Par un seul homme le péché est entré dans le monde et par le péché la mort... Et ainsi la mort a passé dans tous les hommes, parce que tous ont péché... Mais si par la faute d'un seul tous les hommes sont morts, à plus forte raison la grâce de Dieu et le don se sont, par la grâce d'un seul homme, Jésus-Christ, abondamment répandus sur tous les hommes » (Rom., v, 12 et suiv.).

Mais si la mort est une suite du péché originel, il est clair que Marie, exempte du péché originel, ne devait pas mourir. C'est donc bien sa mort à elle qu'il s'agit d'expliquer. Que son âme ait repris son corps presque immédiatement, c'était une suite de son Immaculée Conception. Mais elle ne devait mourir que par imitation de son divin Fils.

La tradition chrétienne l'a si bien compris que l'on a célébré cette mort dès les temps les plus anciens : v^e^ siècle en Orient, vi^e^ en Occident, mais en lui donnant un nom particulier : la « *Dormition de Marie* ». Cette mort ne fut pas une mort proprement dite, mais une *Dormition,* mot énergique et étrange qui signifie une manière de s'endormir à la vie présente pour entrer dans la vie éternelle, la seule véritable vie.

Il n'est pas interdit de penser que cette mort de la Vierge fut celle qui aurait été réservée aux justes, s'il n'y avait pas eu de péché originel. L'homme, fidèle à la loi divine, se serait endormi à la vie terrestre pour prendre possession de la récompense céleste. Et il serait mort dans l'amour de Dieu, mort du désir de voir Dieu, après l'avoir bien servi ici-bas.

En tout cas, telle fut la mort de Marie : une mort sans maladie, sans décrépitude, sans souffrance physique, sans décomposition physiologique, une mort qu'on peut appeler « virginale », sans mélange d'aucune corruption, une *mort d'amour :* comme si le désir de voir Dieu, de retrouver son Fils bien-aimé rompait en elle tous les liens qui la retenaient à cette terre.

II. — *Sa résurrection*

A peine la Dormition achevée, à peine cette mort, qui était plutôt une extase d'amour, fut-elle accomplie, que l'âme de la Vierge reprit son corps, comme tous les hommes le feront à la fin des temps, pour le jugement général.

Marie imitait ici encore son Fils, pour qui la séparation de l'âme d'avec son corps ne dura que du Vendredi Saint, à trois heures de l'après-midi, à l'aube du dimanche de Pâques. Cette réunion du corps et de l'âme qui lui était due, en quelque sorte, en raison de tout ce qui s'était passé en sa chair virginale.

« Le corps sacré de Marie, le trône de la chasteté, le temple de la Sagesse incarnée, l'organe du Saint-Esprit et le siège de la Vertu du Très-Haut, n'a pas pu demeurer dans le tombeau, et le triomphe de Marie serait imparfait s'il s'accomplissait sans sa sainte chair, qui a été comme la source de sa gloire » (Bossuet, *Sermon sur l'Assomption).*

Oui, c'était cette chair sacrée de Marie qui avait été élue par Dieu pour conférer au Verbe incarné la parenté à la race humaine. Le corps de Marie avait donné naissance au Christ. Jésus, en venant en elle, avait pris possession de ce corps, l'avait consacré, pour ainsi dire et l'avait fait sien ; il y avait puisé sa vie humaine, son sang, sa propre chair. Ce corps demeurait, si l'on peut dire, une propriété du Christ, et le Christ en ressuscitant lui-même donnait à la chair dont il était issu un droit à la résurrection immédiate.

Comme le fait encore remarquer Bossuet, notre corps à nous ne peut pas ressusciter tel quel. Sans doute, notre âme reprendra son corps, à la résurrection générale, mais ce sera un *corps neuf*, construit selon des lois nouvelles. C'est, dit Bossuet, comme un vieux bâtiment que l'on démolit pour en construire un plus beau, un plus parfait, sur les ruines et avec les matériaux du précédent.

C'est que notre chair est une chair de péché, une chair de corruption, qui est vouée à la destruction de la tombe, avant de pouvoir renaître. Mais le corps de Marie n'est pas dans le même cas. Nous en revenons toujours au même principe : son Immaculée Conception la place dans un rang à part, lui donne des privilèges semblables à ceux que l'homme devait avoir, sans le péché originel. N'étant pas, comme la nôtre, une chair de corruption, elle ne doit pas subir la corruption. Il y aurait, de la part de Dieu, une sorte d'injustice et en tout cas un illogisme inconcevable, si cette chair préservée de toute souillure était soumise aux déchéances du sépulcre.

Comme vous le voyez, la foi en l'Assomption de Marie ne s'appuie aucunement sur des traditions plus ou moins certaines, mais sur des raisonnements théologiques rigoureux. Il y a une liaison inéluctable entre la sainteté suréminente de Marie, son titre de Mère de Dieu, son Immaculée Conception, sa préservation de la moindre tache du péché, et le privilège de cette réunion presque immédiate de son âme et de son corps, au jour de son Assomption.

III. — *La glorification de Marie*

Nous ne pouvons qu'en soupçonner la magnificence céleste ; mais nous connaissons un peu mieux la splendeur terrestre. Marie a été établie notre Mère, la Reine de l'univers, et, selon l'expression consacrée par les anciens âges, elle est *Notre-Dame !*

Cela veut dire tant de choses :

1° C'est l'accomplissement de cette prophétie qui est de sa bouche même : « Il a déposé les puissants et il a exalté les humbles ! »

Cette humble femme d'Israël, parce qu'elle fut la plus pure, la plus aimante, la plus sainte des créatures, a été placée au-dessus de toutes les créatures, sans en excepter les anges les plus sublimes ;

2° L'amour sans bornes qui dévorait sa grande âme et qui se dirigeait d'abord vers Dieu, mais ensuite sur les œuvres de Dieu, c.-à-d. sur le salut des âmes, lui a donné droit à une puissance spéciale sur le salut des âmes, rachetées par son divin Fils, et cette puissance, nous l'appelons « *la toute-puissance suppliante* », une toute-puissance d'imploration et d'intercession, qu'il nous est possible et facile d'appeler à notre aide.

C'est la source de la dévotion que tout chrétien instruit et éclairé porte à la Vierge bénie ;

3° Il a plu à Dieu de rendre visible aux plus aveugles cette prérogative de Marie d'intervenir, avec miséricorde, avec bonté et efficacité dans les affaires terrestres, au moyen de nombreuses manifestations, dont quelques-unes ont reçu un caractère permanent, en quelque sorte, comme le fait de Lourdes ou celui de Fatima, que tant de miracles ont déjà consacrés et consacreront encore dans l'avenir, s'il plaît à Dieu.

Enfin, nous voyons s'accomplir sous nos yeux cette prophétie de son cantique *Magnificat :* « Toutes les générations me proclameront bienheureuse ! »

Les véritables grandeurs sont celles que le temps ne diminue pas, et qui semblent au contraire s'accroître avec les siècles. C'est bien le cas de la grandeur de Marie. Jamais il n'y a eu autant de ferveur autour des sanctuaires de Marie, jamais autant d'appels angoissés et confiants vers son trône que de notre temps. A mesure que les générations se succèdent, le culte de Marie ne cesse de grandir parce que le nombre de ses bienfaits ne cesse de s'élever.

* *

Le peu que nous avons dit suffit à faire comprendre l'importance du dogme de l'Assomption et les motifs qui font désirer qu'il soit inscrit au nombre des dogmes de la foi. Cette conclusion n'est, d'ailleurs, pas une découverte récente. Comment pourrait-elle l'être alors que la célébration de la fête de l'Assomption est l'une des plus anciennes et certainement la plus considérable des solennités mariales ? La liturgie catholique ne se porte avec un tel empressement et une telle ferveur que sur des objets certains et voulus de Dieu. Il y a une assistance de l'Esprit-Saint à l'Eglise pour le choix et la célébration de ses fêtes. C'est pourquoi depuis longtemps les demandes, venant principalement de l'épiscopat, et qui sont faites au pape, en vue d'obtenir la proclamation du dogme de l'Assomption, ne cessent de se multiplier et de se faire plus pressantes. Déjà, au concile du Vatican, en 1870, une pétition signée de 194 évêques fut présentée à pape Pie IX, dans ce but. A cette époque, Mgr Gay, théologien des plus éminents et des plus sûrs, ne craignait pas d'écrire :

« L'Assomption de la Sainte Vierge fait incontestablement partie de la croyance et de l'enseignement de l'Eglise. Cette doctrine n'est pas de foi définie : elle pourra l'être un jour, comme l'est devenue celle de l'Immaculée-Conception. Qu'elle le devînt, ce fut la demande d'un grand nombre d'évêques au concile du Vatican ; cela demeure probablement le désir et l'espoir de tous... »

L'heure semble être venue où ce désir et cet espoir vont être réalisés. Ainsi soit-il.

A L'ECOLE DES SAINTS

Saint Bernard
(20 août)

DÈS SON ENFANCE, IL RECHERCHA L'AUTEUR DE LA VIE

C'est une bonne fortune d'avoir à parler de saint Bernard. Cela oblige à étudier cette vie si glorieuse et si féconde de l'un des plus grands héros de la sainteté chrétienne, à travers les âges.

Rien de plus agréable et de plus utile pour l'âme que ce contact prolongé avec une intelligence aussi pénétrante, un cœur aussi généreux et aussi délicat, une volonté aussi énergique et aussi droite, en un mot avec une existence aussi haute et aussi rayonnante que celle du grand abbé de Clairvaux !

S. Bernard fut, à coup sûr, le plus grand homme de son siècle, et s'il fut un temps où l'on professait pour l'époque où il vécut, ce vaste et merveilleux Moyen Age, que l'on connaissait si mal, un dédain fait d'ignorance, d'orgueil et d'étroitesse d'esprit, il nous suffit maintenant de contempler les vertus d'un seul homme tel que Bernard de Clairvaux, pour parler avec plus de respect d'un temps qui fut capable

d'enfanter un caractère de cette trempe et une perfection de cette sublimité.

Essayons donc de parcourir rapidement les étapes de cette existence si riche et si pleine, pour mieux comprendre le secret de son prestige et pour dégager les précieuses leçons qu'il nous apporte par les traits éminents de son esprit et de son cœur.

I. — *La vie*

Bernard de Clairvaux naquit vers 1090, à Fontaine-les-Dijon. Il était le troisième enfant d'un foyer qui comptait six fils et une fille. Son père, Tesselin de Châtillon, était un vaillant chevalier, connu pour sa loyauté, sa valeur militaire et son sens de l'honneur. Sa mère, Aleth de Montbard, était d'une famille plus illustre encore. C'est à elle que S. Bernard doit assurément quelques-unes des plus délicieuses vertus de son âme : la bonté, la pureté, la douceur. Elle mourut en 1106, alors qu'il avait seize ans.

L'enfance de Bernard fut bercée, sans nul doute, des récits de la croisade. Il avait cinq ans lorsqu'elle fut prêchée et décidée à Clermont-Ferrand, neuf ans lors de la prise de Jérusalem. Nous imaginons sans peine l'effet puissant que devaient produire sur les jeunes esprits d'alors, ces grands événements à la fois religieux et militaires.

N'allons pas croire cependant que les études fussent négligées. Bernard fit les siennes à l'école de Châtillon-sur-Seine et il devint extrêmement familier avec la langue latine, qu'il apprit à manier avec élégance et précision.

Cependant, l'heure arriva pour lui où il fallut choisir une carrière, heure redoutable entre toutes, car elle décide souvent de l'éternité elle-même. Bernard a vingt-deux ans. Il est beau, instruit, spirituel, séduisant. Le monde le recherche et le tente. Il faudrait avoir la parole de Bossuet, son compatriote, à six siècles d'intervalle, pour décrire les élans de son âge :

« Vous dirai-je, s'écrie-t-il, ce que c'est qu'un jeune homme de vingt-deux ans ? Quelle ardeur, quelle impatience, quelle impétuosité de désirs ! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, ne leur permet rien de rassis, ni de modéré... Tout se fait alors par une chaleur inconsidérée, et comment accoutumer à la règle, à la solitude, à la discipline cet âge qui ne se plaît que dans le mouvement et dans le désordre ?... »

Bernard eut en effet à livrer un combat d'une violence extraordinaire. Ce n'était pas la carrière des armes qui le sollicitait, ainsi qu'on pourrait le croire, c'était celle des lettres qui commençait alors à refleurir. Mais tandis que les autres jeunes gens ont à lutter surtout avec eux-mêmes, Bernard dut affronter les objections de son propre cœur, dans la bouche de ses frères et de ses proches. Ce fut un combat prodigieux, une sorte de tournoi étrange et surhumain.

Non seulement il ne se laissait pas entraîner, mais il prenait lui-même l'offensive, et ses arguments victorieux trouvaient le chemin des cœurs. C'est alors que l'on put vérifier la vérité de cet éloge que fait de lui la liturgie cistercienne, au cours de la procession claustrale : « *A pueritia requisivit Auctorem Vitæ :* Dès son enfance, il rechercha l'Auteur de la Vie. »

Le problème de l'existence se posait, devant son esprit ardent, avec une netteté prodigieuse. Si nous sommes les enfants d'une Intelligence éternelle, douée d'un Amour infini, quel peut être le meilleur emploi de notre existence, à nous, qui possédons aussi les dons de l'intelligence et de l'amour, sinon de chercher à connaître, à aimer, à servir ce Dieu qui nous a faits et qui nous aime ?

C'est ce que comprenait admirablement Bernard, éclairé en cela par des siècles de foi chrétienne et d'innombrables exemples de vie consacrée à Dieu seul, dans la solitude du cloître. Et il le disait aux autres, avec tant de force, de persuasion et de logique, que ceux-là même qui auraient voulu le retenir dans le monde, se sentaient vaincus par ses répliques et contraints non seulement à l'admirer, mais à l'imiter et à le suivre, si bien que, lorsqu'il partit pour Cîteaux, choisi pour la sévérité de sa règle et la pauvreté de sa fondation, il emmenait avec lui, — spectacle vraiment unique dans l'histoire, — trente jeunes gentilshommes, dont quatre de ses frères, pour embrasser avec lui la vie monastique.

Mais il n'est pas de ceux qui commencent et ne continuent pas. Une fois entré au couvent, il se met au travail de sa propre perfection, avec une énergie, une persévérance qui sont restées légendaires. Que de fois n'a-t-on pas cité ce mot qu'il répète sans cesse, et qui est le pendant du célèbre : « De quoi s'agit-il ? » d'un autre homme d'action : *Bernarde, ad quid venisti ?* Bernard, qu'es-tu venu faire ici ? — Je suis venu chercher Dieu, je dois le chercher sans relâche.

Et il le fait. En peu de temps, il accomplit de tels progrès que dès 1115, à vingt-cinq ans, après trois ans de vie religieuse, c'est lui qu'on charge de conduire dans la « vallée de l'Absinthe », qui va prendre, avec lui, le nom béni de Clairvaux, ou « Vallée de la Lumière », un essaim de moines pénitents, qui vont défricher ce désert et y fonder un monastère nouveau.

Mais les ans passent rapidement. Voici que le jeune moine, ignorant de son propre mérite et de sa propre renommée, voit venir à lui les puissances de ce siècle qu'il a voulu fuir. Ses dons naturels, son éloquence de feu, mais surtout son austérité, son esprit de foi, le prestige qu'il exerce sur les siens et sur tous ceux qui l'approchent, en un mot le dynamisme surnaturel qui se dégage de toute sa personne, voilà ce qui lui amène les foules. Son autorité s'exerce d'abord dans l'intérieur du cloître. Les vocations affluent. Ce siècle se passionne aisément pour un grand idéal. Il n'a pas le matérialisme desséchant et mercantile du nôtre. Bernard fondera, de son vivant, 68 filiales de Clairvaux !

Mais on ne se borne pas à se faire moine sous sa direction. Même ceux qui restent dans le monde voient en lui une sorte d'oracle que l'on interroge et consulte de toutes parts. Rien ne se passe d'important, au sein de la chrétienté entière, sans que l'on demande son avis, sans qu'on lui accorde le plus souvent une voix prépondérante dans les décisions à prendre ou à exécuter.

Il devient — sa correspondance en témoigne — le conseiller des Ordres religieux, des évêques, des rois et des papes eux-mêmes. Il est le rempart de l'Eglise contre le schisme, contre l'hérésie, contre la corruption morale.

Je n'essaierai pas de raconter toute cette action publique du saint. Cherchons donc plutôt à extraire de cette grande existence les leçons qu'elle comporte.

II. — *Leçons*

La première, c'est la fécondité de la contemplation.

Cet homme avait cherché Dieu. Il l'avait trouvé, car il est impossible de le chercher sincèrement sans qu'il se donne à nous, sans qu'il nous attire le premier, pour nous remplir de lui-même.

Mais en cherchant et en trouvant Dieu, il devient une lumière pour les hommes, ses frères.

Il apparaît donc, en second lieu, que la puissance de l'action extérieure sur les âmes doit se mesurer à l'intensité de la vie intérieure. L'amour de Jésus-Christ est, comme on l'a dit : « L'âme de tout apostolat. » C'est une erreur grave de croire que ce qu'on appelle « l'action » se suffit à elle-même. S'il en est ainsi, dans le domaine profane, — ce qui est fort douteux, — il est sûr que, dans le domaine de la sanctification des âmes, la contemplation, l'union assidue à Dieu, peut seule éclairer et féconder l'action.

Qu'est-ce en effet que le monde venait demander au solitaire de Clairvaux ? Pourquoi venait-on le chercher dans son désert ? Parce que le saint moine possédait une chose dont le monde a besoin, sans le savoir le plus souvent, une chose qu'il ne possède pas mais qui lui manque, à son insu : la connaissance de Dieu et de ses voies.

Une troisième leçon est la suivante : dans nos difficultés, nos doutes, nos incertitudes, c'est auprès du plus saint que nous devons chercher la lumière et le réconfort.

Mais qui donc est le plus saint ? Celui qui est le plus *logique*, celui qui sait non seulement voir Dieu en toutes choses, mais établir entre sa foi et ses actes, une harmonie de tous les jours et de tous les instants.

* *

Notre temps a plus que jamais besoin de saints. Le temps des médiocrités est révolu. L'ampleur des négations est telle que la nuit totale s'étend sur un nombre croissant d'âmes. Il ne reste plus, en face des ténèbres, que la lumière de l'Evangile. Mais cette lumière doit s'incarner dans des êtres humains. Soyons de ceux qui portent inlassablement et victorieusement le divin flambeau du Christ. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

XXXIX

TÉMOIGNER DE NOTRE FOI

(Pour des jeunes)

Mes amis,

Etre fiers de notre foi, de l'assurance qu'elle nous donne au milieu d'un monde en désarroi, c'est bien (cf. Entretien précédent : « Etre fiers de notre foi) », mais c'est insuffisant pour un chrétien. Outre que la tentation d'orgueil, toujours présente, finirait tôt ou tard par avoir raison de nos désirs d'humilité, il reste que nous ne répondions pas suffisamment aux vues de Dieu sur nous.

N'est-ce pas S. Pierre qui donnait lui-même, dès le début de l'Eglise, cette consigne aux premiers chrétiens : « *Soyez prêts toujours à répondre à quiconque vous demanderait compte de votre espérance, toutefois avec douceur et respect...* » ? (I Petr., III, 15-16). Pareille exhortation reste toujours valable. Si Dieu lui-même n'a pu supporter l'idée que ses créatures, ses enfants, marchent dans les ténèbres sans quelqu'un pour les conduire, comment pourrions-nous supporter sans inquiétude et sans souffrance la présence, à nos côtés, de tant de camarades qui ne savent où ils vont, et marchent à tâtons ?

Ce témoignage demandera courage et abnégation. Mais, plus encore, il réclame de l'*intelligence*. Essayons d'y voir clair.

I. — *Faut-il argumenter ?*

« Des croyants qui ont la certitude de Dieu, et ne peuvent la communiquer, des incroyants sincères, portés par leurs aspirations profondes à croire et n'y parviennent point » (*Jeunesse de l'Eglise*, cahier 6, p. 44).

Serait-ce le drame de notre monde actuel ? Et si c'est exact, à qui est-ce la faute : à eux ou à nous ?

C'est peut-être que nous ne savons pas leur parler de Dieu.

Beaucoup d'entre vous n'ont pas la possibilité, certes, de présenter à leurs camarades *une apologétique savante*, où seraient évoquées les difficultés d'ordre historique, philosophique, scientifique, auxquelles achoppent tant d'esprits. Mais il y a une apologétique plus familière, qui prend ses arguments dans la vie courante, et c'est celle-là que, sans y réfléchir, vous cherchez à employer.

Par exemple, vous essayez de mettre en valeur *la droiture, l'honnêteté* foncière, que crée dans une âme la présence de la foi. Mais cela peut-il être suffisant pour convaincre ? Vos interlocuteurs ont parfois beau jeu pour vous montrer d'authentiques incroyants qui pratiquent la même honnêteté, ou pour vous désigner du doigt des chrétiens qui en sont dépourvus. Vouloir se lancer dans des comparaisons, dans un calcul des proportions, n'aboutit qu'à une confusion plus grande et ne convainc personne. Non pas que ces affirmations soient *fausses*. Mais leur maniement demande des nuances, un sens des idées générales et de l'observation sociologique des faits humains, qui ne peut tenir en une brève conversation.

Tout aussi décevante peut être l'argumentation qui cherche à montrer comment les chrétiens seuls ont le sens de *la justice* à rendre à tous. Là encore, l'affirmation est vraie dans son fond, et l'histoire montre assez, suivant l'expression bien connue de Taine, que toute société qui n'a pas été pénétrée de christianisme, ou qui en est dépourvue à un moment quelconque de son histoire, devient très rapidement un « *coupe-gorge et un mauvais lieu* ». Mais ne voyons-nous pas autour de nous des êtres généreux que le spectacle et le contact de la misère humaine émeut, et qui s'emploient avec un désintéressement admirable à lutter contre l'injustice, sans pour autant s'appuyer sur une foi qu'ils ne possèdent point ?

Ames en route, chrétiens qui s'ignorent, dira-t-on. Ce qui est bon en eux est l'œuvre de la grâce. Oui, c'est vrai, nous pouvons non seulement l'espérer, mais le supposer. Mais nous n'en avons et n'en aurons jamais l'*évidence*, car le propre du surnaturel est d'être invisible et impalpable. Dieu seul sait ce qui est dans l'homme.

Essayer une autre voie ? Partir du monde, de ses insuffisances et montrer l'explication qu'en donne la foi ? C'est possible, également. Mais le progrès continu des sciences, surtout celles de la vie, et de l'homme lui-même, peut absorber et enthousiasmer à ce point le chercheur qu'il ne voit pas pourquoi il se poserait

des problèmes d'un autre ordre, et irait chercher une solution dans ce qu'il appelle l'inconnaissable.

Deux langages, deux logiques, qui ne s'opposent même pas, mais marchent parallèlement sans jamais se rencontrer. Il faut chercher ailleurs.

II. — *Témoigner par sa vie*

Puisque les *mots* ne suffisent pas, vous essayerez de témoigner par des *actes*.

D'ailleurs, chacun de nous ne sent-il pas peser sur lui ce reproche qui nous est si souvent fait d'être des hommes *diminués ?*

Notre *foi* s'épanouit en une *morale* singulièrement contraignante. A côté de qualités qu'on admire, il en est que le monde méprise singulièrement.

Et voici qu'un ardent désir vous prend de montrer que le christianisme n'a pas « dévirilisé » l'homme. A un monde qui n'est plus sensible au *surnaturel,* vous voulez montrer que, sur le plan *humain,* le chrétien est égal à tous ses frères. Pour un peu, vous croiriez accomplir là la parole de l'Evangile « *Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'en voyant vos œuvres, et qu'elles sont bonnes, ils glorifient le Père* ».

Compétence professionnelle, culture intellectuelle ou même simplement physique, sens de la vie pleine et féconde, de l'effort efficace, ne sont-ce pas là des terrains où peut s'exercer utilement l'activité du chrétien, et qui lui procureront audience auprès des incroyants ?

Oui, mais il faut cependant savoir ce que l'on cherche.

Le chrétien, comme tous ses frères, n'est qu'un homme, qui ne sera pas toujours le plus intelligent ni le plus fort. Même en jouant au maximum de son instrument, il n'en changera pas la nature.

Et même s'il était intelligent ? Si, dans son ordre et sa spécialité, il était le premier ? Allons-nous nous partager les savants, les inventeurs, les conducteurs d'hommes, les chefs d'Etat ? Qu'est-ce que cela prouverait ? Si la balance n'est pas de notre côté, si le meilleur chef de guerre ou le plus grand économiste, à un moment donné, n'était pas un chrétien, cela démontrerait-il que le christianisme est sans vérité ? En revanche, toute réussite *humaine* d'un chrétien, même si elle est exceptionnelle, et force l'admiration, n'apporte pas l'ombre d'un argument à la véracité profonde de ce à quoi nous croyons.

C'est un *devoir* pour chacun de nous de faire tout ce qui est en son pouvoir. Ce serait un *scandale* si les chrétiens, dans leur ensemble, manquaient à cette tâche essentielle. Mais notre témoignage se situe sur un *autre plan.* Le chrétien n'est pas seulement celui qui égale ou dépasse les autres dans leur *ordre;* c'est celui qui apporte au monde une vie qui *n'a pas sa source dans le monde.*

« Les fruits de l'Esprit, c'est l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bénignité, la fidélité, la douceur, la tempérance », dit S. Paul (Gal., v, 2). La loi du chrétien, ce sont les *béatitudes.* Sa *justice* ne conduira à la foi que si elle a trouvé son origine *dans cette foi même.*

III. — *Le vrai et seul témoignage : la sainteté*

Ce ne sont ni des arguments de raison, ni une réussite purement humaine, qui seront, pour ceux qui nous entourent, le chemin vers la foi. Nécessaires, peut-être pour déblayer la route, ils les laisseront en chemin, si nous ne leur apportons pas autre chose.

Il n'y a qu'une chose qui soit contagieuse, c'est *la sainteté,* c'est-à-dire l'intensité de la vie surnaturelle en nous.

Alors, tout change, tout se transforme. Devant les yeux de ceux qui nous regardent, un *mystère* se révèle, plus encore, une *présence cachée* se laisse découvrir.

Et c'est cela dont ils ont besoin. C'est vers cette découverte que la grâce, qui travaille tout homme ici-bas, les conduit. Dieu mène à Dieu.

Pendant longtemps inexplicable et incompréhensible, *ce mystère* leur fera un jour se poser les éternelles questions que tout homme sent tôt ou tard monter à ses lèvres. Est-ce à des livres humains que nous les conduirons alors ? à des argumentations savantes ? Peut-être. Mais, en même temps, et d'abord, nous leur ouvrirons *l'Evangile.*

Et nous leur demanderons d'être *humbles* et de *prier.* Car le monde dans lequel ils veulent entrer ne s'ouvre pas aux esprits suffisants et orgueilleux. Il faut redevenir *enfant,* en retrouver la simplicité de cœur, la confiance.

Tous leurs efforts humains, *s'ils ne sont qu'humains,* ne les feront pas sortir d'un plan terrestre. Mais s'ils sont pénétrés, enveloppés, même à leur insu, de la *grâce divine,* tout est possible.

Dieu seul, certes, peut atteindre le secret de leurs cœurs. Mais ce Maître si bon a voulu que, normalement, la lumière et la force viennent aux hommes *à travers le témoignage d'autres hommes.*

Voilà le grand argument que nous avons à apporter, le grand don que nous pouvons faire. Sans avoir à accomplir des *miracles,* nous pouvons, dans notre vie humaine la plus ordinaire et la plus journalière, être les témoins de l'Eternel.

* *

Il faut, mes amis, que vous en ayiez toujours la préoccupation. Le Christianisme n'est pas un *parti politique* qui peut se contenter d'atteindre un jour la majorité des voix et de posséder le pouvoir. Il ne faut pas nous suffire de savoir que nous sommes suffisamment nombreux et disciplinés, pour qu'on soit obligé de *compter avec nous.* Moins encore de posséder la certitude d'être les plus forts et de pouvoir *imposer notre loi.*

La conversion, l'adhésion à Dieu sont choses *personnelles.* Elles ne se violentent pas. Et chaque âme est *infiniment respectable.* N'y en aurait-il qu'une à ne pas se rendre, qu'il faudrait devant elle témoigner avec la même patience, la même douceur, la même charité. Il faudrait qu'elle sente, à travers nous, nos attitudes, nos paroles, l'amour du Christ lui-même.

NOTES PASTORALES SUR LE MARIAGE

II

LE LIEN DU MARIAGE EST D'ORDRE SPIRITUEL

Quel est le lien de la société conjugale ? La question vaut d'être posée, car l'homme est un animal raisonnable, il est chair et esprit, intermédiaire entre Dieu et la créature non intelligente. Il pense comme Dieu mais se nourrit comme la bête.

* *